



L'île des anamorphoses

version Florence Denat

On suppose, à tort que le langage correspond à la réalité, à cette chose si mystérieuse que nous appelons la réalité. À vrai dire, le langage est autre chose.

Jorge Luis Borges, La poésie, dans *Conférences*.

El

Aujourd'hui, Luis est mort. C'est Maria qui m'a appelé pour m'en informer. Elle aimerait que j'écrive une... À vrai dire je ne comprends pas bien pourquoi, je ne sais pas quoi dire ni comment le dire. Maria a été surtout silencieuse au téléphone, la communication était difficile, je l'entendais respirer et j'essayais de reconnaître les larmes dans les vides. Je me suis souvenu d'elle lors de notre première rencontre, de son cheveu sur la langue que je n'entendais plus du tout à cet instant, et que j'avais trouvé si adorable à l'époque. J'ai fini par dire « Oui », empêtré que j'étais dans la situation, maladroit et comme étranger. J'ai cru entendre un sourire tandis que Maria raccrochait. J'aurai aimé lui dire que j'aimais son regard, le couple qu'elle formait avec Luis, ce qu'elle semblait savoir de lui et comme il s'abandonnait à elle, cette confiance qu'ils donnaient à voir. Mais je me suis tu. J'ai dit « Oui » et je me suis tu.

Maria a-t-elle murmuré : « Tu sais, ce n'est pas vrai quand on dit qu'il a passé sa vie à se suicider... » Ou ai-je rêvé ?

Luis est l'homme mort le plus vivant que je connaisse, ce qui n'empêche que je suis bien la dernière personne à qui Maria pouvait faire une telle adresse. Quelle folie. Je me sens juste incapable de parler de lui. Ce n'est pas que je doute de l'avoir connu, non. C'est autre chose. Maria aurait dû le comprendre : ce n'est pas parce qu'on peut passer du temps ensemble, s'aimer, qu'on est capable de se parler ou de s'appréhender. On se vit et c'est déjà pas si mal. Sans compter la séparation. Après la perte de « L'île des anamorphoses », nous ne nous sommes plus jamais parlé. J'ai enragé au début, je pensais à lui sans arrêt, j'aurai bien crevé une deuxième fois ses yeux morts, oui, j'enrageais littéralement ; puis le temps a passé comme on dit, le chagrin et l'amertume se sont effilochés. J'ai oublié.

Il était pour la rencontre. La vraie. Celle qui advient et qui te fait toi venir à ton présent. Il disait : « Ça peut être une mouche, peu importe mais tu es dans la vacance pour ça,



vraiment. La putain de mouche tu la vois, là, à ce moment précisément, ses ailes, sa façon de voler, de tourner autour de toi, c'est ça que tu rencontres, tout le reste, c'est de la merde, tu peux toujours programmer des trucs, prévoir des choses à faire, des événements, devenir un espèce de comptable financio-machin truc de ta propre vie mais dans tout ce bordel bureaucratique dans le fond il ne se passera jamais rien. Ce n'est pas ça l'événement. » Pour tout dire, il me faisait chier, je trouvais qu'il avait parfois des sortes de considérations vaseuses sur la vie, l'existence, la métaphysique mais je l'aimais. Il pouvait se taire longtemps, parler beaucoup, murmurer dans son fauteuil comme un petit vieux, voire un illuminé ; j'aimais sa présence. Sans lui, je serai devenu aveugle.

J'aimais sa présence. Est-ce ça que Maria vient chercher chez moi ? Je ne vais quand même pas me taire pour leur faire comprendre qu'il n'y a rien à comprendre, que c'est une histoire de présence, d'empreinte, de mots, de sons, de silence, bordel, comment le dire, bordel, Maria, les gens qu'on aime on ne peut pas les dire.

Un truc qui m'énervait chez lui : à chaque fois qu'il doutait d'un mot, il se jetait sur le dictionnaire. Quand on écrivait « L'île », j'ai cru devenir dingue un soir. Je ne sais plus à propos de quel mot, il a commencé à m'emmerder, toujours est-il que j'avais envie d'écrire et lui de chercher. Il prenait sa loupe et restait collé à la page jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je lui disais : « De toute manière, tu vois rien, pourquoi tu t'échines ? » Il rigolait, il disait que j'étais le seul miroir qu'il pouvait supporter. Avec les mots, bien entendu, il disait. Un mot et c'est l'abîme, c'est le vertige, alors tu plonges dans ton dico et tu pars. Plus encore, tu Aimes. Il disait que c'était bon de rien voir, qu'au final, ça s'inversait et devenait un plein, puis, de toute manière qu'est-ce qu'on voit, tu sais toi ? Quoi de plein, quoi de vide ? J'sais pas.

Je ne sais plus si c'est ce soir-là qu'il m'a dit : « Tu ne comprends pas Jorge, on y est. On y est tellement qu'on n'en sortira pas. On l'aura tellement rêvée qu'on ne l'aura jamais écrite. C'est comme ça, les îles, faut être un sacré bon nageur. » Et il s'est marré. « L'île », c'est l'histoire d'un homme qui ressuscite. Au sens propre. Il essaie de retrouver les vivants, « Ses » vivants mais tous sont devenus des fantômes désincarnés, ils se parlent mais ne s'entendent pas. Il retrouve leurs visages, leurs mots, leur ton, leur « danse » mais c'est comme s'il n'y avait plus de son. Même chez ceux qu'il a le plus aimés, plus encore chez les aimés. Et il sait bien qu'il va finir par se décomposer s'il ne rencontre personne. Il devient une sorte de vampire confronté à un monde où le sang



serait contaminé. Il cherche mais ne trouve pas. Il a tellement soif, « à en crever », il se dit. Jusqu'au jour où il comprend qu'il est resté éveillé trop longtemps, qu'il n'y a qu'un remède : retourner à ses rêves.

Je ne sais pas ce qu'on a foutu avec Luis mais on a tout perdu. Les pages, nos pages se sont volatilisées, littéralement. Ne restait que nous. Et encore.

J'ai aimé écrire avec lui, à quatre mains. Il susurrant les mots, allongé dans son fauteuil, j'écrivais, je reprenais, je lissais la phrase. Entre les lignes, on se parlait pas beaucoup, parfois Maria passait, jetait un coup d'œil dans la pièce, on levait le nez, sourire(s), regards (morts parfois), puis on reprenait ou même on la voyait pas. Cela dit, Maria, c'est un peu comme lui, un effluve de présence. Certains soirs, je peux le dire, on a picolé comme des trous et peut-être s'est-on pris pour des génies, l'alcool aidant, toujours est-il que j'avais l'impression parfois d'être lui ou qu'il pénétrait en moi. Nos mots se rencontraient, rien à dire entre, on était « en présence ». Luis. Il était plein de voix et il ne parlait jamais fort. Jamais. Je ne peux pas dire pour autant que la colère lui était étrangère mais il était habité de tant de mots, comment les gueuler ?

J'ai parfois voulu changer la fin de l'histoire. Comme dans « L'île ». Luis voulait que l'on reste sur cette idée qu'il n'y a pas de pire nuit que celle des vivants. Il disait : au final on se retrouve comme une pute solitaire suspendue à une porte. Ou une porte accrochée à une pute. Ou suspendue à un mur. Peu importe. Y'a du déséquilibre. Aussi, on attend le passage. La révélation. Alors, oui, il faut cette bascule dans le rêve. Parce qu'il faudrait beaucoup d'amour pour ne rester capté que par la lumière et ce truc-là est un rêve d'enfance.

À quatre heures du matin, j'ai regardé Luis (qui ne pouvait pas me voir mais quand même) et j'ai écrit noir sur blanc :

« Il se passe quelque chose d'étrange. Aucune étoile ne restera dans la nuit. » *

J'ai posé mon stylo. J'ai lu en souriant pour qu'il m'accorde toute son attention et dit :

« Je suis fatigué. Qu'en penses-tu ? »

Il avait l'air de dormir, Luis. Affalé dans son fauteuil, le corps abandonné, ses beaux cheveux blancs (habituellement lissés et gominés) en désordre. Il a souri à son tour. Et murmuré :

« Regarde, c'est peut-être la dernière. » *

* Jorge Luis Borges